

Par les routes et les chemins avec Jordan Radičkov

Irina Čongarova, Olga Mélat

Citer ce document / Cite this document :

Čongarova Irina, Mélat Olga. Par les routes et les chemins avec Jordan Radičkov. In: Cahiers slaves, n°10, 2008. Routes et chemins slaves. pp. 305-316;

doi : <https://doi.org/10.3406/casla.2008.1071>

https://www.persee.fr/doc/casla_1283-3878_2008_num_10_1_1071

Fichier pdf généré le 14/05/2018

резюме

По пути Йордана Радичкова.

В настоящей статье предлагается определение категорий, через которые понятие пути-дороги актуализируется в космическом тексте болгарского писателя Йордана Радичкова. Последний (р. 1929 г.) считается живым классиком болгарской литературы. Он привлекает внимание критики уже с самого начала своей литературной и журналистической деятельности в 1950-х годах. Через текстуальный мир Радичкова проходят всевозможные пути и дороги. В его повестях персонажи едут в соседнюю деревню, в Париж, на луну... Они ищут и находят подтверждение своего убеждения : нигде человек не чувствует себя как дома, но и дома ничто не похоже на остальной мир. Кроме того, в путевых записках Радичкова о Сибири или Швеции - приспособление к другому миру через переход в другое пространство и к другому образу жизни. В настоящей статье автор ставит себе две параллельные и взаимосвязанные цели : во-первых рассмотреть образы пути и дороги, созданные Радичковым, во-вторых, не забывая специфики его мироощущения, искать место этих центральных концептов в болгарском мироощущении .

Abstract

Following Yordan Radichkov's Path.

Reflecting a particular way of conceptualizing (perceiving and organizing) the world, every language presents a key to reconstructing the consciousness of its carrier. Comparing distinctive fragments of concept-spheres (in the terminology of D. Lihachev) in different languages can be used to crystallize nation-specific worldviews. Road and way are key concepts for the understanding of space and movement both as universale and as nation-specific constructs. The present text offers a categorization of the ways in which the concept of the road (road-way in Russian) is present in the cosmic text of the Bulgarian writer Yordan Radichkov. Yordan Radichkov (b. 1929) is considered one of the living classics of Bulgarian literature. He has entered the focus of critical attention since his very first journalistic and literary on the cultural scene of the 50's of the 20-th c. The exuberant flow of terms surrealism, absurd, anti-literature -seem to be covering some kind of confusion because Radichkov is very difficult to define, as his researchers often note. Reading Yordan Radichkov means meeting a united text, which grows adding to itself parts of its own body, through total isomorphism and mirror multiplication. Radichkov's text-cosmos is crisscrossed with roads and pathways. The characters of Radichkov's short stories sometimes set out to a village in the neighbourhood, to Paris, to the Moon ... They seek and they find a confirmation to their firm belief : nowhere is like at home, but at home is not like anywhere else, too. The travel notes of Radichkov from Siberia or Sweden are the adoption of one's own world through getting over the gravitation of one's own space and one's own way of life. The application of one's own units of measurement to the infinite and white space of the North -the reclaiming of one's own, southern and small, space. In this text we seek to elaborate on two parallel goals, which are in interdependence : first, to observe the images of road and way, created by Radichkov, second, and, bearing in mind his specific view of life, to apply the immediate observation in seeking the place of these central concepts in the Bulgarian worldview.

Résumé

Le présent article propose une catégorisation des façons dont le concept de route (< chemin-route en russe) s'actualise dans le texte cosmique de l'écrivain bulgare Jordan Radičkov. Ce dernier (né en 1929) est considéré comme l'un des plus grands écrivains bulgares vivants. Il a attiré l'attention de la critique depuis son entrée sur la scène littéraire, dans les années 1950. L'univers textuel de Radičkov est parcouru de chemins et de voies. Les personnages de ses nouvelles partent ainsi pour le village voisin, Paris, la lune... Ils cherchent et trouvent une confirmation de leur ferme croyance, à savoir que rien n'est comme chez soi, mais chez soi rien n'est comme ailleurs non plus. Les notes de voyages de Radičkov sur la Sibérie ou la Suède racontent l'adoption d'un monde autre, à travers la découverte d'un espace et d'une façon de vivre autres. Dans le présent article, nous nous donnons deux buts interdépendants : premièrement, observer les images de la route et du chemin créées par Radičkov, deuxièmement -gardant en mémoire sa vision particulière du monde -utiliser ces observations pour chercher la place de ces concepts centraux dans la vision bulgare du monde.

PAR LES ROUTES ET LES CHEMINS

AVEC JORDAN RADIČKOV

par

IRINA ČONGAROVA

Université de Plovdiv, Bulgarie

Né en 1929, Jordan Radičkov est considéré comme l'un des auteurs classiques vivants de la littérature bulgare¹. Il a été remarqué par la critique dès ses débuts de journaliste et d'écrivain à la fin des années 1950. Absurdisme, mythologisme, surréalisme, anti-littérature : cette abondance de termes pour essayer de caractériser sa prose témoignait d'un certain désarroi. Radičkov - tous ses commentateurs le reconnaissent - se prête très difficilement à une classification.

Une lecture d'affilée de toute son œuvre nous fait découvrir un texte unique, s'agrémentant de « parties de son propre corps », « étonnant par son insécabilité, son total isomorphisme », ses « symétries et ses démultiplications grâce à des effets de miroirs »².

Ce texte cosmique est sillonné par des routes et des sentiers : les personnages des *Récits de Čerkaski* se rendent au village voisin, à Paris, sur la lune. Radičkov, quant à lui, rapporte de ses voyages de par le

¹ Jordan Radičkov est mort le 14 janvier 2004, avant la parution de ce texte.

² I. Peleva, « Velikij kombinator », *Literaturen vestnik*, 31, 8-15/8/1994, p. 8-9.

monde des carnets, où le méridien de Čerkaski traverse la Sibérie, la Géorgie, la Suède, le Canada...

Reflétant concrètement la conceptualisation (la perception et l'organisation) du monde, chaque langue offre une clé permettant de reconstruire la conscience de ses locuteurs. La comparaison entre différents fragments des « sphères conceptuelles » (selon les termes de D.S. Lihačëv) de diverses langues révèle la spécificité nationale de la représentation du monde.

Partant à la suite de Jordan Radičkov par les routes et les chemins, nous poursuivons deux buts parallèles intimement liés : d'une part, esquisser le concept de chemin caractéristique de Radičkov et d'autre part, tenant compte de la spécificité de la conception du monde de cet auteur, utiliser ces observations spontanées pour rechercher la place de ce concept central dans la représentation bulgare du monde.

Les concepts culturels, définis comme des « caillots du milieu culturel dans la conscience de l'être humain »³, sont des concepts de la philosophie « pratique »⁴ qui se forme à partir de facteurs tels que la tradition nationale et le folklore, la religion, l'idéologie sociale, l'expérience du monde, l'art de vivre et les formes d'art.

Les concepts ayant une structure stratifiée et les différentes strates étant des « sédiments de la vie culturelle » de différentes époques, d'une part, et de différents paradigmes culturels existant simultanément d'autre part, la méthode d'étude de ces concepts réunit l'ensemble de ces différentes méthodes.

Par « stratification » du concept nous entendons la coexistence de la forme phonétique (externe) et de la forme interne, de la strate passive, historique et de la strate la plus actuelle du concept.

L'utilisation de la langue russe en tant que métalangue pour décrire et commenter un texte bulgare conduit inmanquablement à certaines complications, dues à la présence dans les langues russe et bulgare d'un grand nombre de mots formellement semblables qui ont, en

³ Ju.S. Stepanov, *Konstanty. Slovar' russkoj kul'tury*, M., 1997, p. 40.

⁴ N.D. Arutjunova, *Jazyk i mir čeloveka*, M., 1999, p. 617.

outre, un sens proche : dans les langues très proches, la tentation est grande d'identifier le « sien » à l'« étranger ».

Dans les dictionnaires bulgares des synonymes, on trouve pour chemin les deux mots *pat* et *drum* qui sont considérés comme de parfaits équivalents sémantiques, mais se distinguent stylistiquement : *pat* est neutre, alors que *drum* est qualifié de *populaire* et *poétique*⁵.

La faible fréquence d'utilisation et la nuance stylistique du lexème *drum* dans la langue bulgare contemporaine nous permet de nous limiter et de considérer le terme *pat* bulgare comme correspondant sémantique des synonymes *put'* et *doroga* en russe, qui correspondent de leur côté à la triade française le chemin, la route, la voie.

Sans entrer dans les détails d'une analyse comparative des correspondances russo-bulgares, nous remarquerons seulement que, dans la théorie des recherches comparatives des systèmes lexicaux des langues, y compris les langues proches⁶, les rapports des lexèmes *pat* et *put'* sont définis comme « correspondance formelle à caractère partiellement régulier ». En outre, sur le plan du contenu, l'espace sémantique du bulgare *pat* est « englobant » par rapport à ses équivalents lexicaux russes *put'-doroga* en raison de l'homonymie lexicale et d'une polysémie plus étendue.

Dans les dictionnaires raisonnés de la langue bulgare actuelle on trouve l'homonymie lexicale suivante : *pat* 1 (dont les équivalents sémantiques dans la langue russe sont *put'*, *doroga*, *probor* (*volos*) ; et *pat* 2 (signifiant qu'une action donnée a lieu une fois ou qu'elle se répète une ou plusieurs fois, correspond au russe *raz*).

Ces deux lexèmes, *put'* en russe et *pat* en bulgare, bien qu'homophones et homonymes dans leurs différentes acceptions, diffèrent par leurs dérivés (*cf. patepis* en bulgare - *putevye zapiski* en

⁵ M. Dimitrova, A. Spasova, *Sinonimen rečnik na s'vremennija b'lgarski knižoven ezik*, 2^e édition, Sofia, 1994, p. 494.

⁶ La théorie des correspondances lexicales formelles et sémantiques a été élaborée par I. Červenková qui s'est basée sur un large matériau de description comparative du lexique russe et bulgare. *Cf. I. Červenková, Sopostavitel'noe opisanie leksiki russkogo i bolgarskogo jazykov*, Sofia, 1982.

russe, *patuvam - exat' / ezdit', putešestvovat'*), et par les phraséologismes où ils apparaissent.

Les rapports de forme et de sens entre ces deux mots témoignent encore une fois de façon évidente du caractère conventionnel et de l'imprécision du concept de « terme commun » dans les systèmes lexicaux de langues différentes. Étant extérieurement semblables quant au son et la structure, ces mots, comme il est de règle (les exceptions sont rarissimes), même si leurs différents sens et leurs nuances concordent dans l'ensemble, diffèrent par leurs combinaisons par « les moments différents de leur apparition dans le système, ainsi que par certaines particularités de la perte de significations, tant directes (en particulier dans les dérivés) que figurées »⁷.

Cette citation de R.M. Cejtlin se rapporte à plus forte raison aux "termes culturels" ou aux concepts comprenant des couches culturelles de différentes époques. Ce ne sont pas seulement les époques, mais aussi les espaces qui laissent leurs traces dans les mots, ce qui détermine la différence entre les conceptions russe et bulgare de *put'-doroga*. La Bulgarie, pays méridional de dimensions modestes, n'a pas d'horizons infinis comme la Russie, et ne peut donc avoir de troïka qui galope ; on n'aime pas ici la course rapide, de toute façon on n'en a pas la possibilité.

Jordan Radičkov est né au nord-ouest de la Bulgarie. Là où il y a toujours eu plus de vin que de pain, où les gens passent beaucoup plus de temps à discuter qu'à travailler. La terre est pauvre, le travail est vite terminé et il reste beaucoup de temps pour penser à autre chose.

« L'art de raconter » dans les récits, les nouvelles et les pièces de Radičkov, s'ornant de rumeurs, de superstitions, de « fantasmagories », a suscité une vaste littérature secondaire, variée quant à la méthodologie et la terminologie, littérature qui est elle-même un sujet intéressant de

⁷ R.M. Cejtlin, « Leksika slavjanskih jazykov X-XI, XIV-XV vv. (rezul'taty sopostavitel'nyh issledovanij », *Slavjanskoe jazykoznanie. X meždunarodnyj s'ezd slavistov. Doklady sovjetskoj delegacii, M., 1988, p. 383.*

recherches⁸. La naïveté en tant qu'espace caractéristique de la prose de Radičkov a fait qu'en son temps on lui a reproché d'avoir créé un « personnage de paysan bulgare » élémentaire et caricatural. L'égoïsme dont il fait preuve en ignorant l'héroïsme, les drames et l'amertume de la vie quotidienne semblait scandaleux. Comment pouvait-il se permettre d'être au-dessus des inquiétudes, des soucis et des doutes du quotidien actuel, de se sentir libre des tourments généraux et de considérer la vie comme une représentation théâtrale drôle et curieuse⁹ !

Dans ses textes, d'aucuns ont découvert la légèreté, la superficialité radieuse de Mozart et la sérénité olympienne de Goethe, quoiqu'à première vue il n'y ait rien de commun entre un olympien majestueux et harmonieux et notre conteur d'histoires drôles.

D'autres ont perçu dans sa voix l'ancienne tradition narrative bulgare. Le critique Enčo Mutafov a nommé cette tradition « chant narratif », se référant à l'un des grands intellectuels de la Renaissance bulgare, Georgij Rakovskij, qui avait ainsi défini le genre de son oeuvre *Le voyageur de la forêt*. Le « chant narratif » est étranger aux principes littéraires créés avec une « clé nouvelle, civilisée ». Des ouvrages importants de la littérature bulgare — y compris ceux de Jordan Radičkov — « ne correspondent pas aux normes de la tradition littéraire européenne », affirme Enčo Mutafov¹⁰.

Cependant c'est seulement à première vue que la langue de Radičkov est archaïque et naïve. La complexité du système linguistique de cet auteur lui permet de créer toutes sortes de néologismes qui sont compréhensibles et convaincants au point qu'il semble improbable que personne n'ait jamais eu l'idée jusqu'à présent de créer un mot aussi simple et aussi clair.

Malgré la complexité de sa langue et la spécificité nationale de ses textes, Radičkov est l'auteur bulgare le plus traduit. Ses récits, ses

⁸ Parmi les auteurs de travaux fondamentaux sur Radičkov on peut citer Marie Vrinat, Krastju Kujumdžiev, Nikola Georgiev, Enčo Mutafov, Nikolaj Zvezdanov, Inna Peleva.

⁹ K. Kujumdžiev, *Fenomen 't Radičkov*, Sofia, 1977.

¹⁰ E. Mutafov, *B 'di nepovtorim !*, Sofia, 1998, p. 42-43.

nouvelles, ses carnets de voyage, ses contes, ses pièces de théâtre sont traduits en vingt-six langues. Par ailleurs, parmi les travaux publiés par ses commentateurs, se détachent ceux de Marie Vrinat, chercheur et traductrice française. Ce chercheur manifeste un intérêt et une connaissance véritables de la vie et de la littérature bulgares. Elle approche de très près, et, nous semble-t-il, avec amour, le sens profond de la prose de Radičkov.

Attentive au parallélisme entre les légendes populaires orales et la prose de Radičkov, Marie Vrinat formule ainsi la devise des personnages de ses récits : « Je parle, donc je suis ». La parole est dans toutes les situations leur arme (et, ajoutons, leur médecine) contre la tristesse, l'inquiétude, l'incompréhension. Plus ils sont inquiets, moins ils comprennent la situation dans laquelle ils se trouvent, et plus leurs récits, auxquels ils croient dur comme fer, sont invraisemblables¹¹.

Dans les textes cosmiques de Radičkov, il y a beaucoup en commun entre l'art de raconter et le mouvement de l'univers. Les récits comme les routes s'interrompent fréquemment, car il faut retrouver une personne ou un objet perdus. Le personnage qui part à leur recherche ne revient pas, et quelqu'un d'autre part à sa recherche. Les personnages déboussolés, perdus dans leur quête, se remémorent d'autres histoires de ce genre, les racontent avec passion, le récit s'étoffe et se nourrit de ces histoires, et peu à peu le lien avec la situation initiale devient de plus en plus ténu et lâche.

On rencontre souvent les personnages de Radičkov alors qu'ils sont en route : ils se rendent au village voisin, à Paris ou sur la lune, ayant confirmation à chaque pas de leur conviction initiale : chez nous ce n'est pas comme ici, mais ne nous vantons pas, ici ce n'est pas comme chez nous. Leurs chemins piétonniers passent souvent à travers bois. Le bois est un obstacle dans les filets duquel un « étranger » se laisse prendre, le bois obstrue le chemin, l'entourant d'innombrables sentiers

¹¹ M. Vrinat, *Jordan Radičkov – aed na modernoto vreme*, Budapest 2000, www.etcetera.bg.400.bg; *Istoričeski krizi i mitove na nacionalnata identičnost : njakolko ilustracii ot b'lgarskata literatura na XX v.*, Budapest, 2000, <http://liternet.bg>

que l'on distingue à peine. Dans ses essais d'illustrations des récits de Radičkov, N. Hristova obtient des circonférences. La marche, le déplacement y sont motivés par la recherche d'un objet égaré et se situent entre le point de départ et le retour à ce point. « Le cercle, c'est comme le but convenu du récit »¹².

Les personnages de Radičkov se déplacent à pied, mais utilisent aussi chemin faisant les moyens de locomotion les plus divers : des charrettes, des trains, dans lesquels ils traversent les étendues nationales et internationales, jusqu'à la fusée dans laquelle ils vont sur la lune et en reviennent.

Goca Geraskov, le héros du récit *Sur la lune aller et retour*¹³, est allé sur la lune et en est revenu, ayant compris qu'il n'y avait rien de bon là-bas : il n'y a que de la poussière noire qui vous salit et vous fait éternuer. Et votre femme, si vous viviez sur la lune, n'aurait même pas la place d'étendre son linge. L'idée de « conquête d'un espace cosmique » n'a aucune valeur intrinsèque. La lune intéresse les villageois dans la mesure où elle ressemble à leur réalité terrestre.

Ce même Goca est allé à Paris et est en revenu (dans le récit *Paris est en vacances*), il n'a fait que flâner dans la gare : c'est que, voyez-vous, ce jour-là Paris chôlait.

Quand Goca, muni des recommandations des habitants de son village de ne pas fréquenter les Françaises car elles portent des culottes à dentelles, était parti en train pour Paris à travers l'Europe entière, il s'était dit qu'il était maintenant très simple de voyager, on peut même arriver jusqu'en Amérique. Bien qu'il ne fasse pas bon se trouver en Amérique actuellement : ils ont des armes à feu et vous tirent comme des lapins... Eh bien, qu'ils tirent !

¹² N. Hristova, *Nacional'nyj obraz mira i ego vossozdanie v tekste hudožestvennogo perevoda*, Thèse de doctorat, Plovdiv, 2003.

¹³ Dans ce titre est contenue une référence explicite à l'une des œuvres littéraires bulgares les plus célèbres, écrite dans le genre des récits de voyage : *Do Čikago i nazad* d'Aleko Konstantinov (1863-1897), juriste, auteurs de petits textes satiriques, d'écrits de voyage, de traductions. Son roman *Baj Gan'o* a immortalisé l'image contradictoire du Bulgare de l'époque de la libération de la Bulgarie de la dépendance turque.

Dans ce périple, la « géographie » n'a aucune importance : le train traverse d'abord l'Allemagne, puis l'Autriche, et s'arrête brusquement à son arrivée en France. Goca descend du train dans une gare. Est-ce là ce Paris tant vanté ? Bien sûr que c'est Paris. Là-bas, à gauche, c'est la tour Eiffel. Goca Geraskov se concentre et distingue, entre deux soupirs de tempête de neige, la tour Eiffel en personne et c'est tout ce qu'il voit. Et quoi, il n'y a rien d'autre à voir ici ? Bien sûr que si, mais ce jour-là, Paris chôme.

Goca fait le tour de la gare vide, furieux contre lui-même d'être venu à Paris justement le jour où Paris était en vacances. Il décide de rentrer, d'aiguiser son couteau et de tuer le cochon. C'est que pendant qu'il voyageait ici, les habitants de Čerkaski ont aiguisé leurs couteaux et ont entrepris de tuer leurs cochons.

C'est ce qu'il fait. Il revint dans son village de Čerkaski, prend son couteau, sort dans la cour, jette un regard meurtrier à son cochon... Il est persuadé que tout s'est passé comme cela parce qu'il l'a imaginé ainsi et que c'était ce qu'il voulait. Qu'est-ce qu'un homme ne va pas imaginer et désirer entre deux soupirs de tempête de neige !

Le voyage n'a pas enrichi le personnage ; plus précisément, il l'a enrichi en le rassurant par la confirmation de son opinion initiale. Goca voit et reconnaît tout ce que lui ont raconté les membres de sa famille et les villageois, et seulement cela. Le récit est terminé, et nous n'en savons pas plus sur Paris que ce qui était dit dans la remarque préliminaire : Paris est en Europe, c'est la capitale de la France, la tour Eiffel s'y trouve. Paris n'est pas entouré par d'autres villes.

Le but du voyage n'est pas de découvrir quelque chose de nouveau, mais de s'assurer que tout est comme nous l'imaginons, comme nous l'attendons et comme nous le désirons.

Il n'existe pas de nouvelles histoires. Combien y en a-t-il d'anciennes, d'éternelles ? Borgès en décomptait quatre. Et l'une d'entre elles est l'histoire de l'éternel Retour.

Dans sa comparaison entre l'ouvrage de Carlos Castaneda *Le voyage à Iktlan* et le poème de Venedikt Erofeev *Moskva-Petuški*, Viktor Pelevin conclut que la version russe de l'éternel retour se

distingue de la version mexicaine, pour l'essentiel, par les noms des localités par lesquelles le destin fait transiter les personnages et par les psychotropes grâce auxquels ils franchissent la frontière du monde quotidien. Pour les sorciers mexicains et leurs élèves, c'est le cactus Peyotl, les champignons psilocybes et des préparations complexes à base de datura. Pour Venedikt Erofeev et plusieurs milliers d'adeptes de son enseignement, c'est la vodka « Kubanskaja », le gros rouge qui tache et des cocktails complexes à base de vernis à ongles et de désodorisants pour les pieds¹⁴.

Et quelle est la version bulgare de l'éternel retour ? Quels sont les moyens typiquement bulgares de franchir les limites du monde quotidien ? Jordan Radičkov propose sa réponse dans le récit *Le train de la pluie* (dans le recueil *Spirale fragile*).

Des gens qui ne se connaissent pas, rassemblés dans l'espace d'un compartiment, retournent à Sofia par le train Diana-express, dont le nom vient de l'ancien nom romain Dianapolis, gare de départ. Les noms des localités que traverse le train n'intéressent personne, sauf un des voyageurs. Mais, malgré tous ses efforts, celui-ci ne distingue aucun des noms des gares traversées. Comme dans les autres récits de Radičkov, la « géographie » n'a aucune importance. Ce qui est important, c'est la pluie qui engendre la tristesse, la jeune femme au bébé, dont la présence intimide les hommes qui, dans un accès de timidité, sont allés au wagon-restaurant, où l'âpre vin mousseux bulgare à l'absinthe leur fera franchir la frontière du monde habituel. L'absinthe est l'herbe de l'oubli.

Dans un de ses derniers récits, Radičkov nous confie que, bien qu'il ait voyagé dans le monde entier et vu nombre de choses extraordinaires, il n'a pas vu d'endroit aussi énigmatique que le nord-ouest de la Bulgarie, lieu de sa naissance. En cent ans, le centre de sa province natale a changé quatre fois de nom : Kutlovica, Ferdinand, Mihajlovgrad, Montana. « La fréquence des changements de noms montre que la ville veut se cacher d'elle-même, sans laisser de traces, comme un renard qui court sur la neige efface ses traces avec sa queue.

¹⁴ V. Pelevin, *Ikstlan-Petuški*, <http://lib.ru/PELEWIN/ixtlan.txt>.

La ville se déplace à travers le temps assez bizarrement. Sa démarche ressemble à celle d'un homme ivre : il marche d'une jambe et ne fait que s'appuyer sur l'autre »¹⁵.

Effectivement, le changement de noms (rappelons qu'en Bulgarie on changeait encore récemment non seulement le nom des localités, mais aussi celui des habitants) crée la sensation d'un mouvement particulier : l'être humain est déplacé bien que toujours à la même place.

La route, le déplacement chez Radičkov donnent l'impression d'un éternel retour au même point ou d'un mouvement qui s'effectue sans quitter le pays natal.

Même quand l'auteur se trouve en Sibérie, à des milliers de kilomètres de son pays d'origine, il applique ses propres unités de mesure à l'espace blanc infini du Nord. L'auteur-narrateur et l'auteur-voyageur échangent constamment leurs lieux. La conquête poétique des « cours obscures » (titre d'un de ses romans) de Sibérie, contrée des glaces qui chantent, où le *permafrost* détruit les routes construites par l'homme, se fait par l'acquisition de son propre petit espace méridional, par le dépassement de la gravitation de son propre monde et de sa façon de vivre. Pour Radičkov, la conquête de l'espace « extérieur » est parallèle à la conquête de l'espace intérieur, processus de connaissance de soi du voyageur.

Un monde inconnu ne peut être connu. En revanche, ce qui est bulgare, familier, se retrouve lointain et se prête donc à un examen plus rationnel.

Le voyage pour Radičkov est une soif éternelle de mouvement et de retour.

Le voyage existe au nom du retour au point de départ.

Le voyage est indispensable pour se comprendre soi-même en cours de route.

Le voyage est toujours plus beau et plus riche que son but.

¹⁵ I. Radičkov, *Njakolko dumi za severozapada*, Mjure, Sofia, 1999.

À différentes périodes les lieux sacrés ont été le but de voyages. Ils ont longtemps servi de prétexte à ceux qui ne pouvaient exister sans voyager. La période de la libération de la Bulgarie de la dépendance turque a été marquée par le changement des itinéraires du voyage. L'Europe devint la nouvelle Mecque, la nouvelle Jérusalem.

La « stratégie européenne » du chemin bulgare est encore plus pertinente aujourd'hui. Mais cette fois-ci les Bulgares semblent décidés à devenir véritablement Européens. Le romantisme et l'idéalisation de l'originalité bulgare semblent de moins en moins justifiés. Car « c'est seulement dans un monde sans avenir que le passé est l'unique source de soutien - figuré et symbolique. Dans un monde où n'existent ni architecture, ni construction, l'archéologie et les fouilles acquièrent une importance et une signification exceptionnelles »¹⁶

Mais, si l'on suit Jordan Radičkov, l'identité nationale demeure, semble-t-il, le soutien indispensable de notre existence. Et, comme nous l'avons vu, chaque voie est déterminée et programmée dans une large mesure par le point de départ. Car la volonté du voyageur est une volonté de déplacement. Le Bulgare est libre de se diriger où bon lui semble, mais il ne peut se conduire comme il le désire. Et la seconde limitation s'oppose à la première absence de limitations. C'est pourquoi à la liberté de la route, du déplacement s'oppose la non-liberté de la façon de se conduire.

Pour atteindre un but, il convient de ne pas se hâter, estime Radičkov, mais sans rester à la traîne... Et il est très important, ajoute-t-il, que l'homme ne prenne rien à cœur de façon mortellement sérieuse¹⁷ !

C'est bien ce qui se passe : le Bulgare admire ce monde d'un œil et l'évalue de l'autre œil pour le railler. Il est encore très loin de cette *Wandverlust* qui tourmente le citoyen des civilisations bien établies, fatigué de culture et d'auto-analyse. Il ne connaît pas la jouissance du voyage par le monde qui étanche la soif de libération de la quotidienneté, il ne souffre aucunement du complexe exotique de Kipling. Au contraire,

¹⁶ J. Ivanov, *Baj Gan'o: meždu Evropa i Otečestvoto*, Sofia, 1999.

¹⁷ *Naj-hubavoto vreme. S Jordan Radičkov razgovarja Antoaneta Vojnikova*, 2000. www.etcetera.bg.400.bg

« d'Aleko¹⁸ à ce jour, il se cherche avec persévérance dans les autres, s'efforce de comparer une vie étrangère à la sienne pour comprendre le sens de son être historique »¹⁹.

Traduit du russe par Olga Mélat

¹⁸ Aleko et « le bienheureux » sont les surnoms de l'écrivain Aleko Konstantinov.

¹⁹ B. Ničev, « Našijat čovek na p''t ili čerkazkijat meridian minava prez Sibir. Narodna čovek na p''t ili čerkazkijat meridian minava prez Sibir », *Narodna kultura*, 6, 1967 (11 février), p. 6.